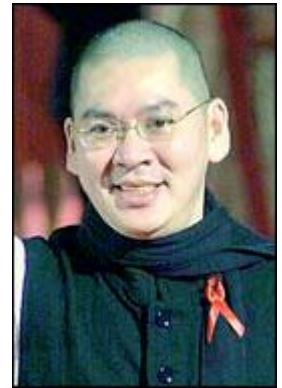


Tsai Ming-liang : eaux troubles

En six longs métrages, Tsai Ming-Liang a su imposer une cadence et un ton reconnaissables entre mille: des citadins muets asphyxiés par la solitude, une charpente rigoureuse et solennelle dérivée de ses expérimentations théâtrales. Depuis *Les Rebelles du Dieu Néon*, le cinéaste taiwanais originaire de Malaisie répand une peur moite, indicible, et embrasse avidement un visage, celui angélique et charmeur de Lee Kang-Sheng, petit voyou sans le sou découvert dans la rue. Pour Tsai, Lee devient plus qu'un alter ego; l'acteur incarne à lui seul le corps de l'abandon, l'étrangeté familiale, l'amour absent ou cruellement inconstant. Retour sur cinq titres qui ont ciselé une pyramide fragile, une communauté introvertie mais toujours émouvante.



GOODBYE, DRAGON INN

Bu jian bu san

Taiwan - 2003

Avec Lee Kang-Sheng, Chen Shiang-Chyi, Kiyonobu Mitamura.



La dernière séance. "Un fantôme hante ces lieux". Les premières paroles prononcées après cinquante minutes de film résument bien **Goodbye, Dragon Inn** le dernier long métrage du maître taiwanais Tsai Ming-Liang. L'auteur de **La Rivière** et de **Et Là-bas quelle heure est-t-il?** met son art minutieux du plan-séquence au service d'un déchirant hommage au cinéma de son enfance. Le réalisateur se souvient des chefs-d'œuvre de King Hu, de la grande salle envahie par les rires et les larmes du public, de l'atmosphère magique de ce théâtre d'ombres et de lumières. Mais plutôt que de ressasser

les images du passé ou de les recréer, à l'instar de Quentin Tarantino avec **Kill Bill** ou de Tsui Hark avec **The Lovers** et **The Blade**, il préfère effectuer un travail de deuil, montrer peut-être pour la dernière fois tant le cinéma d'antan est en danger dans l'archipel, ceux qui ont permis à sa passion d'exister, de l'ouvreuse au projectionniste, en passant bien sûr par les illustres interprètes de son film fétiche **Dragon Inn**, Miao Tien et Shih Chun.

Salle des pas perdus. Aujourd'hui, alors que la pluie tombe sans discontinuer sur la ville, l'antique sanctuaire a gardé sa notion de refuge même si le cinéma s'est déplacé de l'écran à la salle, comme le symbolise la magnifique scène où la jeune fille boiteuse évite les flèches tirées de la toile. Plus grand monde ne se soucie des aventures de Shangguan Lingfeng, eunuque de l'empereur condamné à mort. Le spectacle est ailleurs. Dans l'étrange ballet des spectateurs qui ont transformé les couloirs du multiplexe en lieu de rencontres. Dans les échecs répétés d'un jeune touriste japonais qui cherche en vain un partenaire sexuel et un peu de réconfort, loin de chez lui. Peine perdue. L'amour est voué à l'échec pour Tsai Ming-Liang et les individus doivent accepter la solitude engendrée par la vie moderne. Malgré la rigidité parfois étouffante de son dispositif, le cinéaste demeure un expert



du contre-pied et du gag impromptu. Et si l'on peut éprouver un semblant de lassitude devant cette suite de tableaux figés dans lesquels se débattent des âmes errantes, il parvient à créer de l'empathie pour ses personnages, à susciter l'envie de les connaître davantage. Sa mission de passeur est alors accomplie.

Yannick Vély

ET LA-BAS QUELLE HEURE EST-IL?

Ni neibian jidian?

Taiwan - 2001

Avec Lee Kang-Sheng, Chen Shiang-Chyi, Lu Yi-Ching.



Des adieux à jamais. Et là-bas quelle heure est-il? commence à l'endroit même où s'achevait **La Rivière**: dans l'embrasure d'une fenêtre. Délivré de ses malheurs, Hsiao-Kang levait les yeux au ciel sur une terrasse inondée de lumière. Ici, les traits sont familiers, ceux d'un vieil homme (Miao Tien) prêt à passer à table, appelant en vain son fils, fumant une cigarette puis s'éloignant imperceptiblement du cadre. L'attente se prolonge et semble ne mener nulle part. La séquence suivante, le père n'est plus qu'un amas de cendres dans une urne funéraire. A travers ses films, Tsai Ming-Liang n'a jamais

cessé de dévisager la mort, qu'elle soit symbolisée par des existences moribondes ou des anti-héros défaits, perdus dans une prison d'escaliers et de cages d'ascenseur. Les fantômes et les feux éteints de **Goodbye, Dragon Inn**, le représentant des pompes funèbres de **Vive l'amour**; tous trahissent la même obsession. Dans son cinquième long métrage, Tsai fait front à la séparation, aux manques engendrés par le deuil et le déracinement. Après le départ de Shiang-Chyi à qui il a vendu sa montre, Hsiao-Kang s'entête à remonter toutes les horloges de Taipei. Elle à Paris, lui retenu sur une île, à l'autre bout du monde. En dépit de la distance, un soupçon d'onirisme crépite encore. Aperçu angoissant de la vie parisienne, lettre d'amour aux **400 Coups** de François Truffaut, **Et là-bas...** retrouve accidentellement la trace de Jean-Pierre Léaud sur le banc d'un cimetière... Rencontre salvatrice, belle à mourir ou proprement miraculeuse?

THE HOLE

Dong

Taiwan - 1998

Avec Lee Kang-Sheng, Yang Kuei-Mei, Miao Tien.

1 + 1. Querelles à deux, subterfuges à trois... Le cinéma de Tsai Ming-Liang obéit à une redoutable arithmétique, aussi disciplinée qu'une rangée de noires et de croches. C'est sous l'impulsion d'Arte et de la série **2000 vu par...** que Tsai emprunte pour la première fois les atours pimpants de la comédie musicale. Cauchemar ruisselant, pollution à son paroxysme: l'apocalypse selon Tsai n'a rien d'extravagant, le chaos et la misère sociale sont relégués hors champ. Les rituels les plus ordinaires effraient eux davantage. Deux rescapés du déluge vivent cloîtrés dans un HLM délabré, rattrapent un semblant de normalité au milieu des sacs d'ordure, se flairent, s'épient, sans pousser plus loin la communication. L'homme vit à l'étage, la femme est sa voisine du dessous. Entre leurs deux appartements, un trou impossible à colmater, un orifice révélant un tissu de connotations sexuelles,



tantôt menaçant, tantôt attrayant. Dans ces retraites en perdition, où seule l'eau (la pluie, les larmes, l'urine) réunit les pestiférés, s'opère pourtant une cassure inattendue. Tsai rompt la noirceur et l'intransigeance de l'intrigue par des éclairs de comédie musicale fauchée, où un éternuement suffit à ressusciter les standards de Grace Chang, égérie pop de la Chine des années soixante. Narcissiques et égoïstes, le voyeur et son objet du désir caressent encore l'espoir d'un amour réciproque. La peur de l'autre et la hantise de la promiscuité n'ont jamais été vaincus avec autant de candeur et d'élégance.

LA RIVIERE

He liu

Taiwan – 1997

Avec Lee Kang-Sheng, Lu Yi-Ching, Miao Tien.



Péril en la demeure. Hsiao-Kang se jette à l'eau. Son corps flotte à la surface, une réalisatrice (Ann Hui) lui demande de simuler un cadavre. Le jeune homme s'exécute mais son apathie est telle qu'elle effraie l'équipe de tournage. Peut-on sembler plus mort qu'un mort lui-même? Nocive et pâteuse, la rivière en question laisse présager des tourments à venir. De cette baignade interdite naît une étrange douleur à la nuque, si insupportable qu'elle finit par infecter les relations, engourdir les sentiments, et traverser de part en part une famille déjà disloquée. Cette douleur, c'est à la fois

l'épidémie occulte de **The Hole**, la tristesse impassible de **Vive l'amour** et le deuil du père d'**Et là-bas quelle heure est-il?** Tsai inflige au corps de Lee Kang-Sheng des torsions pénibles et grotesques. Hsiao-Kang arbore une minerve et imprime au récit sa démarche gauche et saccadée. Les boitillements du personnage ne font que souligner le déséquilibre et la détresse voilée des parents. Chez Tsai, la famille a perdu sa vertu consolatrice. Père, mère et fils ne s'adressent plus la parole, le foyer soigneusement scindé en trois cloisons distinctes n'abrite que des étrangers. La main du désir se révèle incestueuse, les étreintes machinales renvoient à la solitude de chacun. L'eau, toujours elle, s'insinue partout, symbole d'une sexualité insatisfaite, véhicule du mal-être. Aussi limpide et oppressante que les cœurs sont asséchés.

VIVE L'AMOUR

Aiqing wansui

Taiwan – 1994

Avec Lee Kang-Sheng, Yang Kuei-Mei, Chen Chao-Jung.

Le silence est d'or. A l'image de May Lin éclatant en sanglots dans un plan-séquence éreintant, la mise en scène de Tsai Ming-Liang s'affranchit de tout superflu et va au bout de sa logique abstraite et délirante. L'action minimaliste, méticuleusement pensée et chorégraphiée, se suffit à elle-même. Puisque les personnages vivent reclus et ont perdu toute aptitude à converser, les dialogues appauvris ne présentent plus le moindre intérêt. La bande-son ne restitue que le bourdonnement de la foule, le raffut des perceuses et les sifflements d'une tuyauterie défaillante. Qu'une femme pleure sans discontinuer, qu'un intrus embrasse un garçon assoupi, **Vive l'amour** traduit par des



mouvements simples et abrupts des émotions houleuses et bien trop ambivalentes pour être réduites à des mots. Les déplacements, la langueur, le magnétisme des acteurs se rapprochent du mime et des jeux d'ombre, à mi-chemin entre la comédie burlesque et la suggestion théâtrale. Dans un Taiwan étrangement dépeuplé où la crise du logement coïncide avec un profond désarroi, la chair est devenue un élément du décor, un mur imperméable au plaisir. Dans ses tableaux "hygiéniques" de la monotonie urbaine, Tsai Ming-Liang en montre la valeur purement utilitaire. Le rituel du bain, les longs repas et les émissions culinaires prennent ainsi une importance décuplée. May Lin, Hsiao-Kang et Ah-Jung ne sont plus que des corps-réceptifs qu'on emplit d'amertume pour les vider aussitôt auprès.

Danielle Chou
Tiré du site Film de Culte